



Photo Pierre Ichac.

# LE COMMERCE DES BOIS TROPICAUX

*M. Terver, Conservateur des Eaux et Forêts, Conseiller technique pour les forêts auprès du Ministre de la France d'Outre-Mer, a bien nous voulu réserver une série d'études sur l'important problème du commerce des bois tropicaux.*

*L'auteur a l'intention, après avoir fait un exposé général et un historique de la question, de passer successivement en revue les grands facteurs qui conditionnent ce commerce. L'ensemble de ces articles constituera un document complet particulièrement utile à tous ceux qui s'intéressent aux « Bois des Tropiques ».*

*M. Terver pense pouvoir développer plus particulièrement les points suivants :*

*I. — Le commerce des bois tropicaux français. Ce commerce vu sous l'angle de l'offre (production forestière coloniale) et de la demande (besoins français et mondiaux en bois).*

*II. — Historique du commerce des bois tropicaux. Données statistiques sur les importations de diverses colonies productrices en France et dans les pays étrangers, par catégories de produits et par essences.*

*III. — Le problème du commerce des bois tropicaux tel qu'il se pose à la colonie : syndicats d'exploitants, forestiers, courtiers et acheteurs). La question des Offices et des Sociétés nationales.*

*IV. — Le problème du transport des bois tropicaux : embarquement dans les ports coloniaux. Transport maritime des bois. L'arrivée dans les ports des pays importateurs. Equipement des ports.*

*V. — Les grands marchés de bois tropicaux dans le monde et la problème de l'installation en France d'un marché international pour certaines catégories de bois tropicaux. Le marché intérieur français. Les marchés coloniaux français.*

*VI. — Les débouchés à l'étranger. Possibilités, intérêt et risques. Le système des accords commerciaux.*

*VII. — Les prix des bois. Prix de revient et prix de vente.*

*VIII. — Le problème du conditionnement et de la réception des bois tropicaux.*

*IX. — L'organisation de la vente des bois tropicaux dans l'avenir. L'étude scientifique et technique de ces bois. L'organisation de la propagande.*

*Ce sommaire n'a que la valeur d'un cadre général dans lequel d'autres idées pourront s'intégrer, ces graves problèmes risquant en effet d'évoluer rapidement au cours des mois qui vont suivre.*

*Ces chapitres ne seront d'ailleurs pas présentés aux lecteurs dans l'ordre logique qui vient d'être indiqué. L'actualité d'une question, la possibilité de rassembler des documents parfaitement à jour obligeront à travailler d'une façon qui pourra paraître décousue aux personnes non prévenues.*

*Notre intention étant, lorsque cette série d'articles aura été publiée, de demander à M. Terver de la refondre en un petit ouvrage traitant de l'ensemble du Commerce des bois tropicaux français, nous demandons à nos lecteurs de bien vouloir adresser à l'auteur toutes suggestions relatives à certains problèmes ou à certains points particuliers qu'il leur paraîtrait intéressant de voir traiter ici ou dans l'ouvrage définitif, ainsi que les opinions personnelles, critiques ou précisions qu'ils croiraient devoir formuler.*

LA REDACTION.

# I. EXPOSÉ DU PROBLÈME

**A**U moment où les Pouvoirs publics se préoccupent de la mise en valeur des territoires d'outre-mer, de leur équipement et de leur industrialisation, les problèmes de l'exploitation directe des richesses naturelles doivent, dans ces pays neufs, être étudiés en tout premier lieu.

La France et le Monde ont besoin de bois; nous possédons en Afrique un domaine forestier immense qui représente environ 40 millions d'hectares dont nous ne tirions avant guerre que quelques centaines de milliers de tonnes de bois. Il est de notre devoir d'exploiter rationnellement cette richesse.

Le problème ainsi posé paraît simple mais demande, pour être résolu, l'élaboration et la mise en place d'un plan de développement de la production forestière coloniale bien étudié.

Un examen approfondi met en effet rapidement en relief la complexité de cette question, les obstacles auxquels se heurte une mise en exploitation rationnelle et économique de la forêt tropicale et surtout des difficultés de commercialisation rapide des produits.

Nous voudrions, dans ce court exposé d'abord, puis dans les études qui suivront, examiner dans le détail le problème du commerce des bois tropicaux français afin de tirer des conclusions qui nous permettront d'orienter la production forestière.

Un commerce, de quelque produit que ce soit, est toujours conditionné d'une façon directe par le rapport entre deux grands facteurs, l'offre et la demande. Lorsque ces facteurs ont tendance à s'équilibrer, le commerce constitue une opération relativement aisée, aussi bien pour l'acheteur que pour le vendeur; toutefois, beaucoup estiment que, pour qu'un commerce soit sain, il est indispensable que l'offre soit légèrement supérieure à la demande. Si cette différence s'accroît par trop, le producteur, constamment à la recherche de débouchés, n'est jamais maître des prix et risque de voir son activité insuffisamment rémunérée. Au contraire, des besoins très supérieurs à la production obligent à une réglementation, à des actes d'autorité, toujours critiqués même s'ils sont parfaitement justifiés, car ils gênent certaines initiatives.

Nous nous excusons d'être obligés de reprendre ici quelques grands principes, qui pourront paraître des banalités aux personnes qui se sont déjà penchées sur ces problèmes, mais il paraît indispensable pour les lecteurs non avertis de les rappeler au moins brièvement.



Il n'entre pas, dans le cadre de cette étude, limitée au commerce proprement dit, d'analyser dans le détail tous les facteurs qui influent sur la production forestière coloniale. Cette production, en volume et en nature, constitue pourtant l'élément principal qui conditionne l'offre sur les marchés; il ne nous sera donc pas possible de passer entièrement sous silence le problème de l'exploitation.

La production forestière d'un pays ou d'une zone dépend essentiellement de deux facteurs, la superficie des massifs forestiers et la possibilité moyenne des boisements. Sans vouloir, dans ces deux domaines, citer des séries complètes de chiffres qu'il serait ensuite indispensable de discuter et de justifier et qui finalement laisseraient au lecteur une impression pénible d'imprécision, disons tout de suite que la notion de « possibilité » n'a pas, en forêt tropicale, la même valeur absolue que dans les peuplements des régions tempérées. Pendant longtemps encore, nous serons dans l'obligation de lui substituer la notion beaucoup plus vague de « possibilité en essences commercialisables » et ceci nous oblige à mettre immédiatement en lumière la cause principale d'où découlent toutes les difficultés que rencontrent dans ce domaine aussi bien l'exploitation que le commerce, et qui est l'extrême hétérogénéité de la forêt tropicale.

Cette hétérogénéité gêne en effet l'exploitation car elle oblige à une prospection lente et pénible des peuplements, elle nécessite la construction d'importantes voies d'évacuation eu égard au maigre trafic à assurer; elle rend difficile, sinon impossible, l'utilisation de méthodes économiques de débardage et de transport des bois qui ne sont viables que pour la mise en valeur de peuplements riches. Tout ceci occasionne donc de grands frais qui ne se répartissent que sur de faibles

tonnages et il en résulte des prix de revient élevés.

Hétérogénéité est d'ailleurs actuellement synonyme de pauvreté, car sur cette infinité d'essences peu sont considérées comme intéressantes par des utilisateurs souvent routiniers ; quelques-unes ont même, il faut bien le reconnaître, des qualités technologiques franchement médiocres.

Nous abordons par là le problème de la commercialisation et nous revenons à la notion de possibilité pratique de la forêt équatoriale.

L'hétérogénéité gêne la transformation, donc l'industrialisation, puisque les techniques doivent être différentes selon les qualités des bois. Il va sans dire qu'elle complique terriblement le problème de la recherche. Enfin, et là encore les différents problèmes se lient intimement, l'hétérogénéité de la forêt, donc de la production, complique le commerce proprement dit. Les prix de revient élevés sur chantiers, que nous avons signalés, constituent l'élément le plus important car l'exploitation a dû longtemps se limiter aux essences de valeur, susceptibles de supporter ces frais. Mais aussi, avec une production complexe, le conditionnement et la présentation des bois, l'organisation des approvisionnements et la propagande constituent des problèmes difficiles à résoudre.

Les techniciens de l'exploitation ont trouvé, leur semble-t-il, des remèdes convenables, mais nous verrons qu'ils laissent au négoce le soin de résoudre finalement le problème. Le mal étant dû au fait que l'on a été dans l'obligation de se limiter, jusqu'à présent, à l'exploitation de quelques essences, il leur paraît indispensable d'élargir tout d'abord la gamme des bois coloniaux commercialisables. Ainsi les méthodes d'exploitation pourront évoluer et les frais se répartiront sur des tonnages bien supérieurs, ce qui permettra d'abaisser considérablement les prix de revient. La mécanisation devenue indispensable permettra d'économiser une main-d'œuvre rare, instable et coûteuse et le problème social, si délicat sur les entreprises forestières, sera en partie résolu. ceci est parfaitement exact, mais si la causée par la pauvreté relative est théoriquement éliminée, celle qui est due en à l'hétérogénéité subsiste tant dans le de l'industrialisation que dans celui du com-

Certains techniciens, de leur côté, nous

proposent des solutions d'un autre ordre. Transformons les bois de nos diverses essences, disent-ils, pour en faire des matériaux plus homogènes, et si possible des produits standards ; nous n'aurons plus ainsi à connaître les différentes essences de la forêt tropicale, et en fabriquant panneaux de fibres, pâte, celluloses diverses, farines de bois, plastiques ou produits chimiques, nous ne tiendrons guère compte que des composants primaires du bois, nous ne connaissons plus par exemple que des celluloses ou des lignines. Outre les difficultés pratiques de réalisation qui seront grandes et sur lesquelles nous reviendrons plus loin, les problèmes commerciaux, s'ils deviennent apparemment plus simples, sont d'un autre ordre, et restent néanmoins à résoudre.

Cette critique sommaire des solutions proposées au problème de notre production forestière coloniale nous fait toucher du doigt l'extrême complexité de ces questions. Les techniciens de l'exploitation n'ont pas réalisé qu'il leur était indispensable de travailler en liaison avec les techniciens du commerce et ils ont pensé que, se basant sur le postulat, un peu simpliste d'ailleurs, qui dit que le Monde, et la France en particulier, souffrent d'un énorme déficit en bois, ils n'éprouveraient aucune difficulté à écouler leur production.

Or, si les besoins sont réels, la demande étant très nuancée, ils ne seront pas toujours à même d'être satisfaits par notre production africaine. Enfin, reste à savoir, au moins approximativement combien de temps durera cette demande accrue.

Tout cela ne signifie pas d'ailleurs que le commerce des bois tropicaux doive se scléroser dans sa forme actuelle, bien au contraire. Mais, si nous restons persuadés que le problème de la production comporte une solution heureuse, il nous faudra pour la découvrir, tenir compte de tous les éléments que nous venons d'évoquer. Nous verrons, au cours de ces études, compte tenu des conditions générales actuelles du marché, et de l'évolution possible de ces conditions que nous pouvons prévoir et apprécier, dans quelle voie doit s'orienter notre production.

Le marché des bois tropicaux français était avant guerre caractérisé par le fait que l'offre était presque toujours supérieure à la demande. Ceci était dû principalement,

comme nous l'avons signalé plus haut, au coût élevé de l'exploitation aboutissant à des prix de revient souvent prohibitifs et qui ne pouvaient être supportés que par des bois à prix de vente élevés sur les marchés consommateurs. Le commerce s'était ainsi vu dans l'obligation de se limiter aux essences exotiques précieuses ou spéciales, et la consommation mondiale, relativement faible, de ces produits expliquait l'étroitesse du marché.

Il est nécessaire d'étudier maintenant de quelle façon évoluera cette demande en bois tropicaux, compte tenu du fait que, si nous voulons développer notre production, il nous faudra conquérir une place sur les marchés de bois communs. Il devient donc indispensable de sortir du cadre étroit dans lequel nous sommes tentés de rester, et pour un instant au moins, de ne plus parler uniquement des bois tropicaux. Là encore le problème fait partie d'un ensemble, qui est le commerce des bois en général, et il nous faut tenir compte de la production et de la consommation mondiale en produits forestiers sans distinction d'origine.

Aussi, nous semble-t-il nécessaire de passer rapidement en revue les grandes sources de production, actuelles et en puissance, ainsi que les besoins en bois des différents pays. Nous verrons alors de quelle façon le « potentiel Afrique » se trouve placé par rapport à ses concurrents, et nous en déduirons l'orientation à prendre.

Une enquête mondiale est en cours à ce sujet, sous l'égide de la « Food and Agriculture Organization of the United Nations » mais les résultats d'ensemble ne sont pas entièrement connus; encore sera-t-il nécessaire lorsqu'ils le seront, de tenir compte du fait que certains pays gros producteurs n'ont pas l'intention de dévoiler l'ensemble de leur programme d'avenir. Aussi sommes-nous dans l'obligation de nous en tenir à des impressions générales et non chiffrées.

Avant guerre, la plupart des forêts de la vieille Europe étaient bien aménagées et exploitées à la limite de leur possibilité. Les coupes abusives effectuées par l'occupant et les dommages directs ou indirects causés par les hostilités obligent les forestiers à revoir et à réduire aujourd'hui cette possibilité, de sorte que la plupart des pays de l'Ouest vont être dans l'obligation d'accroître le taux de leurs importations d'avant guerre, ceux du centre et du Nord, de réduire leurs exportations. Ceci constitue le facteur le plus important qui affectera pendant au moins une

dizaine d'années des relations commerciales traditionnelles.

L'U.R.S.S. a prévu dans son programme d'équipement un accroissement considérable de la production forestière dans des régions jusqu'ici inexploitées. Mais il faut tenir compte non seulement des délais de mise en place de ce plan, mais également du fait que le pays absorbera pendant plusieurs années une partie importante de cette production pour sa propre reconstruction.

Bien que la possibilité des forêts nord-américaines soit encore énorme, les quantités de bois susceptibles d'être exportées dans les conditions actuelles d'exploitation sans restreindre la consommation locale sont très limitées. Sur de nombreux chantiers, l'exploitation dépasse actuellement la possibilité, ce qui inquiète les forestiers, mais ceux-ci reconnaissent qu'un aménagement rationnel des massifs aujourd'hui accessibles, des méthodes d'exploitation nouvelles et surtout une utilisation meilleure des bois abattus permettraient aux pays de l'Amérique du Nord de doubler la production actuelle sans toucher à leur capital forestier. Ainsi, le taux déjà élevé de la consommation intérieure pourrait s'élever et ces pays seraient en mesure, non seulement de faire face à leur énorme programme de « rebuilding », mais aussi d'exporter un surplus appréciable.

Les milieux forestiers africains se préoccupent vivement des possibilités d'un continent qu'ils considèrent comme leur concurrent le plus direct, l'Amérique du Sud, et leurs yeux se tournent tout naturellement vers le Brésil et plus spécialement vers le Bassin de l'Amazonie. Certes, ce pays, tout comme l'Afrique possède d'immenses réserves de bois tropicaux mais les difficultés qu'il rencontre dans cette région sont exactement du même ordre que les nôtres : hétérogénéité de la forêt, absence de main-d'œuvre, manque de débouchés bien équipés vers la côte.

En fait, la concurrence n'est pas là. Les importants massifs forestiers de la région des Andes de Panama, susceptibles de fournir un bois capable de rendre les mêmes services que les résineux d'Europe ou d'Amérique du Nord pour lesquels la demande est considérable, facilement aménageables, bien situés et dont une grande partie de la production peut être industrialisée sur place, sont autrement intéressants et pourront, s'ils sont exploités correctement, soulager dans l'immédiat une partie au moins des besoins en bois.

Nous ne reviendrons pas ici sur la question de l'Afrique dont la ressource principale est constituée par les vastes forêts de la Côte Occidentale qui nous intéressent directement. Nous nous bornerons à signaler la présence de marchés locaux très importants pour nous au nord et au sud de ce continent. Ces pays neufs, en pleine évolution, sont de gros consommateurs de bois, et comme leurs ressources propres sont limitées, ils sont à priori d'intéressants clients pour les producteurs africains.

L'Asie est, au point de vue qui nous intéresse, la partie du monde la plus complexe à étudier. Productrice de bois tendres au nord, de bois durs tropicaux au sud-est, elle constitue avec l'Inde, la Chine et le Japon, très gros consommateurs de bois, un des marchés mondiaux les plus intéressants. En effet, malgré un taux de boisement assez élevé dans certaines parties de leur territoire, malgré des importations massives, un grand nombre d'habitants de ces pays ne disposait déjà avant guerre que d'une quantité de produits forestiers très inférieure à leurs besoins.

Disons pour terminer que dans la région du Pacifique, l'Australie ne se suffit pas à elle-même, et que nous ne devons pas compter sur les ressources de l'archipel pour coopérer efficacement au ravitaillement en bois des pays gros consommateurs.

Le monde souffre donc actuellement d'un grave déficit en bois, et cette pénurie est à priori avantageuse pour notre commerce. Elle persistera si les pays producteurs se bornent à poursuivre la seule exploitation des grandes régions forestières qui constituaient les sources de bois d'avant guerre. Une simple amélioration, sur ces surfaces, des aménagements, des méthodes et des moyens, ne pourra pas résoudre entièrement le problème et le déficit ne sera comblé que si l'exploitation méthodique des vastes massifs boisés de l'U.R.S.S. et de la Sibérie, du Nord de l'Amérique, du Brésil et du Centre Afrique est entreprise. Or, ces massifs étaient avant guerre considérés comme « inaccessibles », pourquoi le seraient-ils aujourd'hui ?

Cette notion, assez récemment mise en relief, d'accessibilité d'une forêt, est, comme nous le voyons, toute relative, puisque un même massif jugé à une époque donnée inexploitable, est au contraire déclaré accessible lorsque les prix de vente du bois sont assez élevés pour couvrir les frais d'exploitation et de transport jusqu'aux lieux de consommation. L'accessibilité est donc directement

liée au volume de la demande mondiale et aux conditions économiques d'exploitation.

Ajoutons enfin pour compléter cet exposé et donner un exemple frappant des nuances de la demande que plus de 85 % des transactions industrielles se rapportent aux essences de bois tendres et particulièrement aux résineux.

Compte tenu de ces éléments, il résulte que nous sommes en mesure de nous placer sur les marchés de bois communs, mais qu'il nous faudra faire un sérieux effort pour faire connaître nos produits et pour les présenter à des prix convenables.

Ceci ne doit toutefois pas nous faire négliger nos anciens débouchés pour les bois précieux et spéciaux que nous devons nous attacher à conserver, et si possible à accroître.

Ces considérations très générales et également la politique économique que nos obligations internationales nous obligeront à suivre nous rendent nécessairement l'étude particulière des trois grandes catégories de débouchés que nous pouvons trouver pour nos produits ; les marchés locaux, le marché métropolitain, et les marchés étrangers.

Sauf peut-être en Indochine les marchés situés à proximité des lieux mêmes de production sont actuellement sans grand intérêt ; ils deviendront importants le jour où le degré d'évolution des autochtones permettra à chaque habitant d'acquérir des produits ouvrés en remplacement de ceux qu'il trouve aujourd'hui, sous forme brute, dans la brousse voisine. La création de ces marchés est d'ailleurs conditionnée par la transformation sur place de la production. Elle nous permettra d'en écouler une importante partie qui ne sera pas grevée des lourdes charges dues au transport ; elle facilitera l'absorption des choix inférieurs, difficilement vendables à l'étranger et tout ceci nous permettra de serrer étroitement nos prix.

Le marché intérieur français, présente pour nous un intérêt tout particulier et nous devons porter notre premier effort sur ce point.

Nous devons en effet assurer l'approvisionnement de la Métropole en vue de la satisfaction de ses besoins propres qui actuellement sont immenses, en particulier pour sa reconstruction, ceci afin d'éviter les achats à l'étranger, donc d'économiser des devises. Ensuite, tout en réservant les intérêts des producteurs et des négociants coloniaux, nous devons favoriser le commerce et surtout l'industrie française. Les pays de l'Union

ont-ils intérêt à exporter sur l'étranger des produits bruts, ou est-il préférable, dans des cas bien précis, de les valoriser par un passage ou une transformation à la Métropole qui présentent en outre l'intérêt de faire travailler une main-d'œuvre française spécialisée ? Telle est là la question que nous devons nous poser ; il est difficile d'y répondre à priori, car de nombreux intérêts doivent être ménagés. Le but final vers lequel nous devons tendre est la recherche d'un meilleur profit pour l'ensemble de l'Union française.

Les coloniaux ont la fâcheuse tendance de croire qu'au cours de ces discussions, ils sont fatalement lésés au profit des intérêts métropolitains. Ils ont tort, je crois, car si la France bénéficie incontestablement des avantages que lui procure la préférence impériale, les débouchés qu'elle offre constituent, pour les producteurs coloniaux, un placement sûr, et parfois même une soupape en cas de difficultés économiques, commerciales ou monétaires internationales.

Le choix parmi les marchés étrangers est conditionné par plusieurs facteurs. Il faut évidemment rechercher des débouchés dans des pays normalement importateurs de bois et possédant une industrie capable d'absorber nos essences coloniales avec leurs caractéristiques spéciales ; il faut que ces marchés soient situés autant que possible sur le trajet de lignes de navigation pas trop étirées et assurées d'un fret de retour. Enfin, nous avons intérêt à vendre à des pays à devises appréciées pour pouvoir acquérir ensuite aisément le matériel dont nous avons besoin. Surtout, il nous faut rechercher des marchés d'avenir que nous aurons la certitude de conserver et ceci même s'ils ne remplissent pas actuellement toutes les conditions avantageuses que nous venons d'énumérer. Nous devons tout particulièrement nous méfier de demandes massives, accompagnées d'offres de prix parfois élevés car nous risquons non seulement d'approvisionner des industries concurrentes mais surtout de voir se créer de vastes marchés de réexportation dangereux pour l'avenir de notre production. L'activité des dirigeants du port de Hambourg, avant la guerre, illustre bien cette menace.



Mais entre l'offre du producteur et la demande du consommateur, il existe, pour les bois tropicaux, un facteur très important et qui influe d'une façon considérable sur les

conditions du commerce, c'est la distance et l'obligation de transports maritimes avec tous les problèmes annexes qui s'y rattachent.

Signalons tout d'abord que notre production coloniale ne pourra s'accroître dans les proportions que nous désirons, et que le commerce ne pourra s'orienter vers des débouchés nouveaux que si les exutoires de nos grandes régions forestières sont convenablement équipés et si, par ailleurs, nous disposons d'une flotte capable d'assurer le transport.

Les tarifs de fret et de frais divers grevant le transport et l'embarquement des bois sont très élevés et constituent incontestablement le poste secondaire le plus important du calcul des prix C.I.F., poste sur lequel nous n'avons que peu de moyens d'agir. Si nous voulons, malgré cette charge supplémentaire difficilement compressible, concurrencer, sur les marchés consommateurs, les bois indigènes ou les essences qui n'ont pas eu à voyager sur d'aussi longs parcours, nous trouvons une raison supplémentaire de serrer de très près nos prix de revient sur chantiers. Le dernier remède consiste évidemment à ne transporter que la portion strictement utilisable de la matière, donc d'usiner le produit sur place, en le débitant, et le séchant par exemple ce qui donne une économie d'au moins 50 % du tonnage transporté. Toutefois cette solution n'est pas toujours compatible avec les desiderata des acheteurs, et l'industrialisation, si elle apparaît comme indispensable dans son principe, pose comme nous l'avons vu une série de problèmes sociaux et techniques.

Les autres facteurs qui conditionnent le commerce des bois tropicaux français sont des facteurs communs à tous les grands problèmes commerciaux, de quelques produits qu'il s'agisse : l'organisation de la profession, le problème des prix, le conditionnement et la réception, l'organisation commerciale de la vente, la propagande, etc... Ce dernier point a toutefois ici une importance particulière, puisqu'il s'agit, en fait, de lancer des produits nouveaux, inconnus de la plupart des consommateurs.

Cette propagande, pour être saine, doit être basée sur une connaissance très sérieuse de notre matière et de ses possibilités d'utilisation. Si cette nécessité n'a échappé à personne, il n'en reste pas moins vrai que, pendant trop longtemps, les services chargés de ces recherches sont restés sans moyens de travail suffisants.

Il nous faudra donc mener de front recherches scientifiques, développement de la production, industrialisation, propagande et conquête des marchés. Il eût été plus logique de ne commencer les réalisations industrielles que lorsque l'inventaire complet de nos possibilités aura été arrêté, mais, le temps presse, des besoins urgents sont à satisfaire; il est de notre intérêt et de notre devoir d'y participer et surtout il est indispensable que pour l'avenir nous prenions une place importante dans ce négoce.

Personnellement, je ne crois pas à la persistance, pendant de longues années, d'une demande de bois à la fois saine et puissante. Tous les pays qui disposent de massifs forestiers «inaccessibles» sont alertés et nous risquons fort d'assister, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs, à une véritable course à la production, course à laquelle participeront également les grands fournisseurs d'avant guerre qui auront été mis dans l'obligation d'améliorer le rendement de leurs exploitations.

Ce pronostic n'est pas empreint de pessimisme; s'il s'avère exact, il ne doit en effet pas nous faire abandonner nos projets, mais seulement nous montrer l'intérêt certain qu'il y a en cette matière à prendre un bon départ.

Il nous faut, pour terminer cette étude sommaire des conditions de production et de placement des bois dans l'avenir, mettre en relief deux facteurs sur lesquels nous n'avons pas voulu trop compter, car ils restent encore incertains. Ils peuvent toutefois présenter au point de vue économique, une importance considérable et l'un d'eux a un intérêt politique et social certain.

Au cours d'une très belle communication faite récemment à Paris, à l'occasion du Congrès International de la Technique, une haute personnalité, cherchant à définir notre

époque, a rappelé cette expression heureuse : « l'âge de la cellulose ».

Le bois constituant la source la plus abondante et certainement la plus économique de cellulose, l'importance de ce matériau ne semble pas devoir diminuer, comme certains le laissent prévoir au début du siècle, bien au contraire. Le développement d'industries de divers ordres est en mesure d'absorber d'énormes quantités de bois pour la préparation de pâtes à papier, de textiles artificiels, de farines de bois, de plastiques, et de produits chimiques divers, sans parler de toute la gamme des bois reconstitués ou améliorés. Mais il est très difficile de prévoir les possibilités réelles d'absorption des usines, les techniques n'étant pas toujours au point, et le goût du consommateur devant, là encore être rééduqué.

Enfin, il faut signaler que des organismes internationaux recherchent actuellement les moyens d'assurer une meilleure utilisation et une meilleure répartition des richesses agricoles mondiales, et nous avons vu qu'une forte proportion d'hommes, dans certains pays très peuplés et déboisés, seront, malgré les importations prévues et considérées comme indispensables, bien loin de pouvoir consommer les quantités de bois qui leur seraient réellement nécessaires. Mais pour que la satisfaction de ces besoins soit assurée, il ne suffira malheureusement pas d'accroître la production en conséquence, encore faudrait-il que ces pays et ces individus soient financièrement en mesure de procéder aux achats.

Ces deux derniers aspects du problème, dont la solution dépendra de la rapidité d'évolution de certaines grandes nations et de certaines industries, nous dépasse. Il nous a néanmoins semblé nécessaire de les signaler comme susceptibles d'influencer dans un avenir plus ou moins lointain les conditions du commerce des bois tropicaux français.

P. TERVER,

*Conservateur des Eaux et Forêts du Cadre  
général des Colonies.*